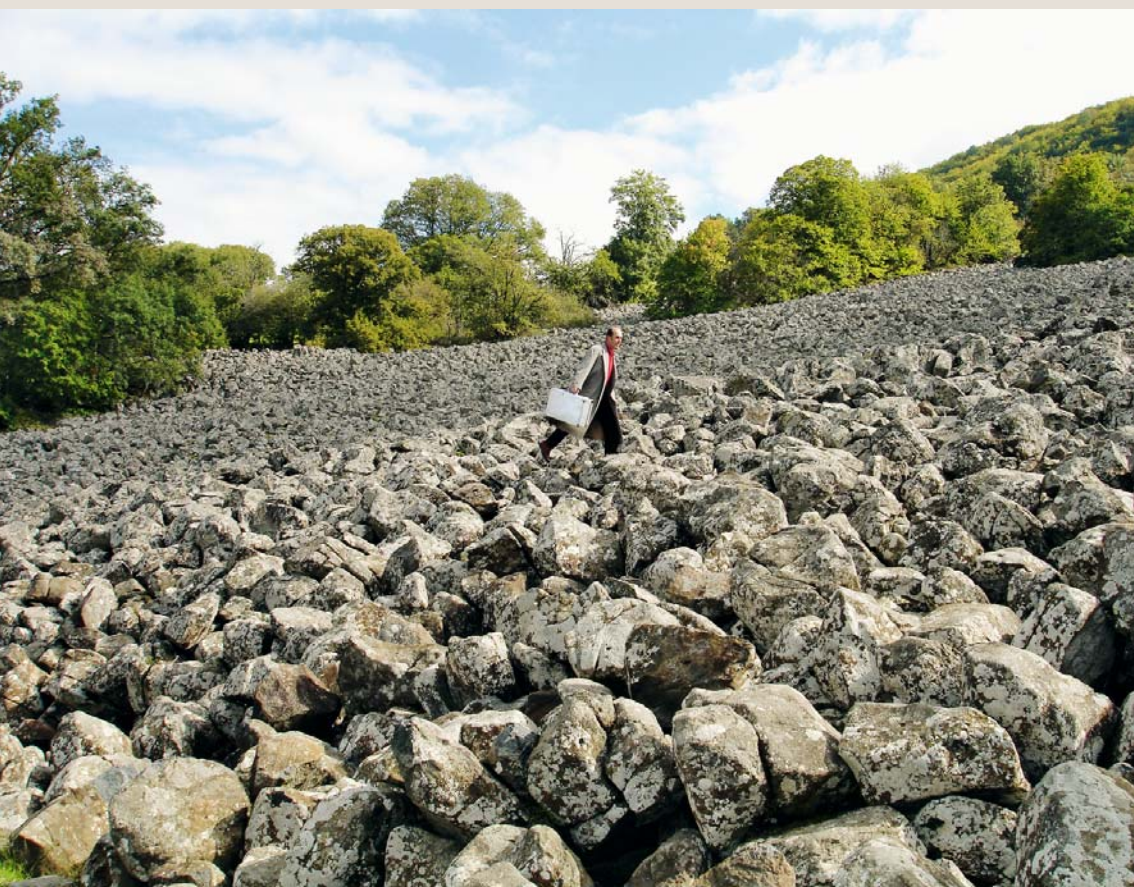


LE CHAMP DE LAVE

PHILIPPE BERTHAUT



POÈMES / RÉCITS | LOUBATIÈRES

LE
CHAMP
DE LAVE

PHILIPPE BERTHAUT

LE
CHAMP
DE LAVE

*Photographies de Philippe Berthaut
Comédien : Roland Gigoï*



« Être seul c'est être un stylite et avoir peur
de tomber de la colonne »
Michel LEIRIS, *le Journal*

Le stylite du Champ de lave

C'est par manque de vigilance que je me suis échappé de cet empire délaissé. Echappé, comme une fusée, au point de me demander pourquoi cela n'a-t-il pas eu lieu plus tôt ! Je me suis assis d'abord pour reprendre souffle, au milieu de la mer de roches dévalant vers le Lot.

Elles s'écoulaient ainsi en vagues figées et la sensation éprouvée au milieu de ce monde arrêté me lave de tout le mouvement insupportable du temps. Et bien évidemment, j'ai repris souffle au creux de l'air ; c'est si facile de se quitter et quel repos de n'avoir plus à soutenir l'armature qu'on croyait être, notre soutien, alors que nous n'étions soutenus que par un simulacre d'armature avec soi quelque part arc-bouté au métal, déjà gagné par la rouille.

Je la jette comme un crachat sur la pierre près de la mousse grise, tache de poils mal rasés, et je ne suis pas même obligé de m'occuper du climat. Bien sûr, s'il pleuvait je devrais prendre d'autres dispositions. Commencer ailleurs peut-être. Mais même ça ! Hop ! Là ! Du balai ! Hors les murs ! Ici je suis avec les pierres des murs effondrés redevenues libres.

J'ai déplié sur mes genoux une tranche de pâté soigneusement emballée dans un papier rose imprimé avec le nom du charcutier et un dessin : une petite fille dit à un cochon en pleurs : *Ne pleure pas tu vas chez Delzescaut*. Quand même ne pas perdre son humour de carnivore. J'ai déplié délicatement ; des taches de graisse auréolaient le papier. Taches de graisse plus taches de mousse plus tache intérieure de rouille. Qu'importe que le monde soit ainsi taché, je ne le nettoierai pas. J'ouvre mon vieux laguiole, puis je m'en sers pour ouvrir le pain. N'est-il pas possible

de dire autrement ça ? Je déplie le papier, j'ouvre le laguiole pour ouvrir mon pain. Le dire autrement pour en être pleinement heureux et puis j'étale le pâté sur la tranche de pain.

(Invariable, elle avait répété que j'étais invariable, que je ne pourrais plus bouger. Et c'est bien ce qui se passe pour l'instant.)

Dans ces pierres, aucune métaphore, rien que des blocs de lave refroidie (en fait ce n'est pas de la lave). Non, ce qui est métaphore de ces pierres, c'est tout le monde concassé que j'ai laissé derrière.

– Hé! Le stylite!

C'est ainsi qu'il s'adresse à moi celui qui passe. Il tire un char de foin. Je me doute bien qu'il dit cela pour me provoquer. Je le connais bien au fond celui qui me parle ainsi. Il est debout sur la route qui partage le champ de pierres en deux. Il est celui qui n'a jamais quitté le lieu. Il sait que là où je réside, rien ne peut être fait. Et comme il a été instruit chez les curés de l'Immaculée Conception, il sait de quoi il parle.

– Hé! Le stylite! Tu devrais faire attention aux vipères.

Il m'appelle ainsi parce que depuis plusieurs jours que je suis là – il est déjà passé et repassé – il a eu le temps de peaufiner sa question. Mais je n'ai pas envie de répondre. Et il continuera sa route. Qu'il s'en aille où il veut! Et d'autres encore. Mais j'ai fini mon casse-croûte et je ne m'intéresse plus qu'au ciel dans lequel les nuages s'agglutinent en pierres. Mon vertige ne s'est pas dissipé. La sensation reste inchangée. Peut-être la roche sur laquelle je suis assis va-t-elle s'élever et je serais voilà je serais assis comme en haut d'une colonne. Je pourrais parler des autres que ma présence intrigue. Mais non! J'efface tout! Le stylite. Les autres. Personne n'est passé. Ou plutôt ceux qui sont passés n'ont rien remarqué. Je suis trop haut. Trop loin. Derrière un bouquet d'arbres. J'ai rangé le pain, le couteau, le pâté dans son emballage rose. J'ai bu à la goulotte du vin rouge dans un litron étoilé. Et j'ai commencé à me remémorer tout ce que j'avais envie de supprimer de ma mémoire. C'est par lui que j'ai commencé, par celui dont je m'étais échappé par manque de vigilance de sa part. Mais je me suis aperçu que je n'avais pas grand-chose à me mettre sous la dent.

Ou alors ceci : ce n'est pas parce que tu es assis là que tu as tous les droits! Si! Si! Je réponds! J'ai tous les droits! À la nuit, cela sera certainement plus difficile. Je l'ai cru. Je n'étais là que depuis le matin et je

n'étais alors qu'en vacance de l'autre monde mais dans l'autre monde toujours. Celui que je venais de quitter. J'étais dans l'autre monde finissant et tout continuait de se faire en fonction de son extinction. C'est ça le deuil? Ah! Oui! Le deuil! Non! Juste un échauffement.

Oh! J'étais las bien sûr! Le voyage en car m'avait secoué. J'avais eu l'impression que toute ma vie n'avait été qu'un voyage en car où je ne maîtrisais rien.

– Tu voyages dans une conjonction de coordination, m'avait dit celui dont je m'étais échappé. Faudra bien que tu décryptes tes jours!

Oh! J'étais las bien sûr! Oh! J'étais las bien sûr! En disant cette phrase longtemps, j'arrivais à me défatiguer suffisamment pour me dire que vivre allait bien durer encore quelque temps. Je pris un bonbon acidulé à la menthe et me mis à le sucer comme un clitoris. Une femme est au bout de mes lèvres, à l'intérieur. Absente mais elle y est. Je continuais consciencieusement à donner du plaisir à un objet fondant. Un mot n'eut pas eu le même goût. C'est évident.

Je décidai alors de me lancer dans une harangue au paysage dont la passivité me déprimait et cela sortit de ma bouche sucrée: Poison! Puanteur d'âme en décomposition. C'est toi qui m'as attiré dans ce piège dont tu ne me délivreras jamais. Puis je me suis dit que c'était trop d'honneur à lui faire, à ce tas de fumier de formes qui laissent passer des générations d'hommes sans nul remords. Quel salaud! Quand même! Quel salaud!

Une camionnette s'est présentée au début de la nuit. Avec un haut-parleur sur le toit!

– Rendez-vous! Rendez-vous! Il ne vous sera fait aucun mal!

Et pourquoi donc me serait-il fait du mal?

Cela a duré longtemps. Mais cela ne me concernait pas. Sans doute un bout de film égaré ici. La preuve en fut qu'ils n'ont pas insisté et que la camionnette est repartie comme elle était venue.

Depuis déjà longtemps, je m'étais habitué à ces histoires qui se longeaient sans jamais se rencontrer. C'est pour cela que l'arrivée de la vipère ne m'a pas surpris. Déjà ma mère avait entretenu de familiers rapports territoriaux avec une vipère, à qui elle avait même donné un nom que j'ai oublié – quelque chose comme *fifine*. Elle évoluait dans les rochers, nageuse du minéral comme un fouet évadé des mains. Tu m'as scruté un long moment et je t'ai donné le nom de ficelle. Quand

j'ai prononcé ficelle, tu t'es repliée sur toi comme si tu allais te nouer. Mais tu ne t'es pas nouée.

– Hé! Le stylite! Ai-je de nouveau entendu. Attention aux vipères!

J'ai répondu :

– C'est rien! Je l'ai apprivoisée! Je l'ai appelée ficelle.

Mais il y avait de la distance entre lui et moi et les mots n'arrivaient plus à entrer dans nos oreilles. J'ai d'abord entendu vipère. Puis et la vie père? Et lui a entendu : peu les fils hèle ou elle ou aile! Puis cela s'est perdu dans le trou du ciel.

La nuit venue fut comme une pierre de plus dans l'avalanche des étoiles. Mon duvet sur les genoux, je m'étais installé sur une pierre plate – un petit dolmen – d'où je pouvais contempler le sacrifice du jour saigné à blanc dans les crêtes des collines. La chaleur enfoncée dans les roches fondait si lentement qu'on aurait dit que la coulée de lave retournerait au magma en fusion. Dans la chambre cosmique, je touchais aux origines du monde mais tout était cassé, concassé, éclaté en fragments renouvelés. J'attendais qu'ils viennent me demander pour gardiennage. Gardien de pierres qui n'auront à rien servi, ni à construire des maisons, ni à faire des ponts, ni du simple gravier. Depuis leur coulée, rien. Y-a-t-il seulement un propriétaire? J'y ai vu des bêtes curieuses de ma présence, mais n'osant pas trop s'approcher et il me semblait les voir pour la première fois : des lapins gigantesques, des renards petits comme des furets, des effraies comme des oiseaux préhistoriques et des cris qui montaient droit dans les étoiles. Sur la route, des pinceaux de phares dessinaient une route qui tournait à la cime des arbres. Puis je me suis levé et j'ai marché dans un gué vide d'eau. Le fleuve absent était tombé dans la vallée au fond de chaque puits. Il ne reviendra pas. Ni ceux partis avec lui, que j'avais envoyés. Car je ne peux pas croire que je suis venu seul ici! Il devait y avoir d'autres personnes. Hier matin, quand je suis allé acheter une tranche de pâté, du vin, du pain et du fromage, j'ai senti dans le regard de la caissière tout ce qu'elle pensait de moi. J'avais l'impression qu'elle me disait : Désolée! Vraiment, je ne peux pas aller avec vous, je ne veux pas y retourner. Je regardais ses seins. Quel rang auraient-ils pu tenir au milieu de toutes les formes arrondies du champ de pierres? Puis, elle m'a dit : 38 francs cinquante! J'ai tenu un billet de cinquante francs. La caisse marquait : onze francs cinquante. J'ai contemplé longtemps le chiffre. Il a fallu faire venir le patron pour me faire sortir. Les gens étaient scandalisés. Pas de quoi vraiment! Pas de quoi!

Au café, j'ai pris une Suze. L'amertume de la gentiane convenait bien aux conversations agressives des clients du comptoir. J'aurais aimé les tuer tous un par un pour ne plus les entendre dégoiser leur fiel. Les sauver d'eux-mêmes et de l'alcool qui rend méchant parce qu'il ne peut pas combler éternellement le manque. Pour les tuer, je n'aurais pas choisi la lapidation de peur de me trahir. Je me suis approché d'eux et je leur ai tendu une feuille sur laquelle je venais d'écrire le poème pour tuer ceux qui tiennent des propos felleux sur leur prochain, accoudés au comptoir au lieu d'aider leurs femmes à emplir les bocaux de cornichons ou de parler à leurs fils de ce qu'il convient de faire dans la vie pour être un homme. Mais ici, à la messe à toute heure, ils communnient au meurtre symbolique.

Ils ont lu calmement, longtemps. Ils ont levé la tête. C'est bien ce que vous faites. Nous pensons de nous exactement la même chose mais nous ne changerons pas d'un iota. Et puis ils ont repris leur conversation comme si de rien n'était. Au moment de sortir :

– Retravaillez-le et revenez nous voir!

Je leur amenai ce poème le lendemain. Ils me remercièrent, se le firent passer de main en main. L'un le lut à voix haute :

*À la portière du radeau
un oiseau buvait la lumière
la fronde du cœur partit haut
et abattit l'oiseau-lumière.*

– Cela parle bien mieux de nous que ce que vous avez griffonné hier!

Je leur ai dit que c'était le dernier poème que j'écrirai.

– Puisque c'est cela, c'est le dernier que nous lirons!

Et nous ne nous sommes plus jamais revus.

Et nous ne nous sommes plus revus pendant de longues semaines avec *ficelle*. La pluie avait installé un rideau, comme il se dit, puis un autre, une succession de rideaux dans lesquels je me prenais la tête par les cheveux et les bras et les jambes. Devant cet état du monde, je décidais de me faire un abri. Spontanément, je me servis du mot « cabane » alors que j'étais incapable de concevoir la marche à suivre pour en construire une. J'eus devant les yeux un catalogue de matériaux pour le bâtiment avec une telle précision dans le détail que je croyais réel-

lement feuilleter des pages. Mais ce n'était que la pluie que mes doigts tournaient et retournaient. Et lorsque j'eus fini de retourner chaque goutte, la pluie cessa. Et ma cabane était presque finie. Je l'avais bien imaginée avec des rondins mais en fait les murs étaient en planches mal équarries, disjointes.

– Hé! Le stylite! Ce n'est pas une cabane, c'est une remise!

Je n'aime pas du tout le tour que les choses prennent. D'une autre manière, j'avais envisagé comment cela allait continuer. Il me poussait alors des poèmes au bout de chaque doigt; je ne me sentais plus qu'éclosion de poèmes et malgré qu'aucun ne survienne je persistais dans leur poussée. D'ailleurs ils n'en étaient que plus forts, dans leur simple possible. C'est autour de cette remise que dansaient mes poèmes de lianes. Taillis servant de retraite au gibier. Je suis le gibier dans sa retraite et je n'ai même pas à exister hors d'ici. De plus en plus souvent, des enfants traversent, je les entends crier: Il est là! Alors je leur montre mes doigts, mes moignons à poèmes. Cela les fait rire. Peut-être. Je n'en suis pas très sûr. Avec mon laguiole je taille des bâtons. Je ne sais plus quoi faire. Je m'ennuie. J'ai eu tort de revenir ici. J'ai terminé ma remise. On doit la voir d'en bas comme un bateau au milieu des vagues. Et puis la gendarmerie est venue me demander de partir. Je leur ai donné raison. Ici, je n'avais plus rien à faire. Est-ce que je peux leur laisser la remise? Ai-je demandé aux gendarmes en leur montrant tous les animaux venus me dire au revoir. Ils n'en revenaient pas qu'un autre ordre puisse exister en dehors du leur. L'un d'eux a dit: Il faudrait peut-être y mettre des branchages pour éviter que les homosexuels ne viennent! Pourquoi les homosexuels? Je lui ai demandé. Parce que ça s'est déjà fait ailleurs. Et ça suffit! Ils se sont tus. Un long moment. Cela devait leur plaire au fond cette situation. L'un d'eux, le même, qui avait toujours envie de parler me dit qu'ils pensaient que me déloger de là serait plus difficile. Je l'ai bien regardé, j'ai souri et je lui ai dit: Vous savez, l'extraordinaire, ici, dure peu*.

* Eugénie de Guérin *in Le Journal*

« L'Hymne, harmonie et joie, comme pur ensemble groupé dans quelques circonstances fulgurantes, des relations entre tout. L'homme, chargé de voir divinement, en raison que le lien, à volonté, limpide n'a d'expression qu'au parallélisme, devant son regard de feuillet. »
MALLARMÉ.

Le Champ de lave

Villeneuve-lez-Avignon, 16 juillet 1999
Espalion, juin 2004

moi

et tout ce qui roule
au-dessous de

moi

que vous ne voyez pas

et tout ce monde
qui roule immobile
au-dessous de

moi

que vous ne voyez pas
pour d'évidentes raisons
de différence de VUEs SUR LE lieu

détachés des ères anciennes
archaïques
ancestrales

une part de la planète ici
et tout ce monde adjudé
qui roule immobile par blocs

au-dessous de ce

moi

que vous ne voyez pas aussi clairement que toute écriture le devrait
permettre pour d'évidentes raisons de différence de vues sur le lieu :
on peut commencer par en citer une :

y a pas photo

peut-on en citer une seconde ?

oui

détachés des ères anciennes
archaïques
ancestrales

une part de la planète ici
et tout ce monde adjudé
qui roule immobile par blocs

au-dessous de ce moi agité

c'est ainsi que se fit l'écart
entre ce qui est nommé
et qui le nomme

Nous ne pouvons que le sentir
le formuler est impossible

Nous ne pouvons que le sentir informulé

que vous ne voyez pas aussi clairement que toute écriture le devrait
permettre pour d'évidentes raisons de différence de vues sur le lieu :
on peut commencer par en citer une :

y a pas photo

peut-on en citer une seconde ?

oui

L'exil dure et dur

Un jour je vis un mulet à la force impressionnante, tout en haut de la crête – sur la ligne de crête – tirer une charrette emplies de bottes de foin. Un jour je vis cet attelage brinquebalant bouger la ligne de crête avec tant de véhémence que je crus qu'il voulait enfoncer cette ligne dans le sol. C'est ainsi que je vis surgir une première image de volcan. Mais bien vite, le mulet et la charrette firent un trou dans l'horizon où ils disparurent.

Il me fallait une première image de volcan
pour justifier ma présence ici. Sinon

n'importe qui aurait pu me chasser.
Maintenant je peux me défendre.

Volcan

Et puis un petit voile brumeux s'étend

Sur les murets

Une sorte de petit châle: une *challette* emplie de loin

Car tout dès lors peut commencer
Dès lors que le décor (planète) est planté
Et totalement accepté.

Tout peut commencer, y compris
Le difficile de commencer
Comme une écume ensevelie au bord des choses

prête à rejaillir à l'ourlet des roches

Cette écume condensée en arrive à créer un
sourire sur tout objet qu'elle ourle. Cri muet qui ourle parmi la houle des murets défaits.

Je me suis dit que me défendre
Je pourrais l'écrire dé-fendre
Et qu'en segmentant ainsi ce mot
Je me protégerais du gel.

Je n'avais point à m'exiler ainsi, ici (bien que décontenancé par le
cours opaque du jour)

Je n'avais qu'à assurer la part secrète de la narration et puis basta!

Je n'avais plus qu'à suivre le mulet sur la ligne de crête comme un
fardeau supplémentaire.

Il m'aurait mené dans le trou
De l'horizon et nous aurions ensemble
Déposé nos promenades entravées.

Je n'avais plus qu'à asperger de mes pas la chaleur des roches refroidies
depuis si longtemps et pourtant si présentes en moi comme si j'étais cette chaleur des
roches revenues aux épousailles.

Et la lumière du soleil m'offre un râteau immense pour rassembler les
pierres dans mes yeux.

Je me suis mis à tenir un journal. Mais bien plus tard pour ne pas me fâcher avec les
fragments.

Rien n'allait déjà plus dans le tonnerre,

Dans la rosée, dans le soleil.

Tout était disqualifié, comme en un amour, par la présence obsédante des roches proches.
Il n'y avait pas d'autre monde. C'est ce que dit chaque poème. Il faut donc quitter le
poème.

J'ai quitté le poème et avec lui la chaleur des roches: « Lâcheur! » dirent-elles à mes pas

Alors je revins très vite à la forme
douce et répondis: « Chaleur! »

Au moment où je revenais au poème, j'en profitais pour me défaire de toute une série de récits qui avaient encombré le jour précédant ma venue au champ de lave. Je me dis: « C'est le moment ou jamais! » Peut-être eut-il mieux fallu jamais, mais je ne suis pas à même d'en juger.

Dans ce premier récit, il existe une autre entrée qui double la première:

descendu du car...

Je la sens virevolter de part et d'autre des mots fixés. Elle se tient à distance, en attente d'une reconduction soudaine. Peut-être se repose-t-elle dans cette nuit d'hiver? Ou alors elle est cette nuit d'hiver. Par où entrer dans le récit s'effectue-t-il une seconde fois? J'ai beau chercher dans cette chambre close. Je bute sans cesse à cette nuit que je suis devenu. Les feuilles sont posées sur la petite table inconmode (on dirait que les hôteliers ne croient pas que quelqu'un puisse s'asseoir là et écrire. Ils mettent une table à laquelle ils ne se sont pas attablés puisqu'ils sauraient qu'écrire y est impossible.) Quelqu'un chante dans la chambre à côté.

Descendu du car, face au belvédère surplombant la vallée du Lot et le château de Calmont marinant dans ses ruines, je fus aussitôt attiré par le geste de quelqu'un jetant dans une poubelle une liasse de feuilles. Ce quelqu'un s'empressa de remonter dans le car. En un instant je fus saisi tout seul dans le silence d'une nuit d'hiver s'installant par cette liasse de feuilles.

Ce qui m'attirait en elle reste inexplicable. D'autant que rien n'était écrit sur ces feuilles. De quel jeu s'agit-il? Ces feuilles restèrent collées à mes mains. Et c'est là que je m'aperçus que ces feuilles n'étaient pas vierges. Des éclats noirs sautaient comme des puces d'une feuille à l'autre. Des mots en gestation? Des lettres en cours de formation? Cela, bien sûr, je le vécus comme un signe fort. Mais sans plus. Je compris qu'on voulait s'en débarrasser, car cela sentait la dépossession. Dans le vide de cette nuit d'hiver, de petits vermicelles noirs dansaient sur les feuilles. Je les portais devant moi comme un livre en flammes halluciné. Elles me tiraient vers le bas, à l'Hôtel de la Coulée, où une chambre m'attendait.

Curieux hôtel. Dès la réception, un sentiment d'immensité aussitôt démenti par le cloisonnement des salles. J'y guette l'océan au bout d'une fenêtre. On y accède par un labyrinthe noué sur lui-même. Tous mes hôtels en un seul réunis. Lits superposés dans la mémoire. Clients fantômes. Dans la canalisation coule sans cesse une eau sonore. En pure perte. Des voix prodigues échappées d'un peu partout, des écrans de télévision, de vrais corps derrière les murs, femmes, enfants, animaux. Puis un cri, tout se tait. Les couloirs se sont encore plus recroquevillés sur eux-mêmes. Tout au bout de celui-ci, je sais que m'attend l'histoire de Paula. Que je ne souhaite pas ouvrir.

Que j'aïlle là, il n'en a pas été question tout de suite. Partout des museaux me traquaient. Je saurais bien un jour les décrire (actuellement je ne peux pas). Elle surtout, sûre de me reconnaître, de reconnaître dans mon visage d'homme bouffi mon visage d'enfant. Elle et la vitre. La vitre aussi me reconnaissait où était écrit : Pompe à huile. Et les multiples museaux des pierres de l'église. Et même la croix de la place du Plô est venue me lécher. Puis toute la cohorte du jour parmi la hiérarchie des fanges. Je saurai bien les dire ces museaux à l'épreuve de l'abreuvoir.

L'épreuve de l'abreuvoir : voilà comment j'ai nommé la traversée du banal au moment de me dissoudre dans la flaque de mes pas. Car j'avais réussi le tour de force de me réunir en un seul pas battant la chaussée comme un battant de cloche. La résonance me portait dans les méandres de la route vers Roquelaure. J'y attirais les oiseaux et les chiens. Nous allions pas à pas, résonnant dans le miroir de ce matin d'hiver : au lendemain de cette nuit passée à l'Hôtel de la Coulée de Lave, un bel hôtel absent, que je rebaptise aussitôt Hôtel de la Coulée de Lave puisqu'il s'est brisé là, au lieu où je le nomme. Nous allions résonnant, pas, chiens et oiseaux dans ce qui

devient lentement une saison nouvelle avec ses nervures patientes, énouées aux branches

Il y eut une première fusion, impossible à décrire. Par les milliers de pores de ma peau, jaillirent des giclées d'une lumière rose et ardente qui se déversa sur le vert des prés. Les arbres silhouettes apparurent, fleurs d'échancrures à chaque poussée d'ombres. Vertigineux état. Elles volaient, hors de toute attache dans le lac évidé du ciel. Mon corps les rejoignit dans un arc-en-ciel de grisaille. Ce n'était pas le moment d'encombrer l'espace d'un autre récit. Pas de place pour autre chose que cet éboulement venu de mon propre corps. Ce que je pus me dire, juste avant de vaciller. Comment ne l'avais-tu pas su auparavant ? Mais en ce temps-là, je n'habitais qu'une infime partie de moi, je n'avais pas su y inscrire tout l'espace que je rêvais. Je le laissais à la porte, sur le seuil et je dansais sur le seuil en exhibant mes moignons de poème. Puis revenu dans la chambre de l'hôtel, j'ai griffé la jeune fille de la tapisserie sur son escarpolette et derrière la figure griffée la brique était en sang.

pierrepierre pierre arbre arbre arbre pierre pierre pierre
 pierre pierre arbre arbre arbre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre arbre arbre arbre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierrepierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierrepierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierrepierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre

jusqu'à ce que j'emprunte la route partageant en deux le champ de lave, et que je me

pierrepierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierrepierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierrepierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre pierre
 pierrepierre pierre arbre arbre arbre pierre pierre pierre
 pierre pierre arbre arbre arbre pierre pierre pierre
 pierre pierre pierre arbre arbre arbre pierre pierre pierre

PHILIPPE BERTHAUT

LE CHAMP DE LAVE

Le travail d'écriture que je mène depuis une trentaine d'années sur la relation profonde que nous entretenons avec les lieux où nous vivons, sous toutes sortes de déclinaisons (chants, poèmes, récits, photos, mais aussi ateliers d'écritures, séjours d'écriture dans les musées, au Château du Cayla, création d'Histoires Chantées avec des enfants, etc.) a trouvé dans ce Champ de Lave (lieu réel situé dans le Nord Aveyron nommé La coulée de lave) l'espace même de son incarnation (si tant est que ce terme vaut pour de la pierre). Soudain devant moi se présentaient à la fois la métaphore parfaite de cette écriture éclatée, en fragments, et son épiphanie, son surgissement réel au monde. Ce livre est donc l'aboutissement d'un creusement qui a commencé dès mon premier livre mais aussi spectacle du Chant-Flipper (1980) et se termine peut-être ici. Ce Champ de Lave représente donc pour moi un tournant que l'édition enfin trouvée va matérialiser. Et rendre possible de nouveaux creusements.

Ph. B.

Philippe Berthaut vit à Toulouse, il est écrivain (voir en particulier *Le Pays jonglé*, éditions Accord, 2002) et aussi chanteur.

On peut faire connaissance avec son travail d'animateur d'atelier, réflexions, dispositifs, dans son livre *La Chaufferie de langue* aux éditions Erès (2005).

www.loubatieres.fr

diffusion Dilisud
www.dilisud.fr

Photographie de couverture:
© Philippe Berthaut

ISBN 978-2-86266-556-6



20 € 9 782862 665566